

1895-1896...

1^{er} janvier 1895: Vous souvient-il, camarades, du premier janvier 1895?

A une légère distance, se dressait imposante, tragique, enseignante, magnifique, la haute figure de nos guillotins, figure aux contours précis, aux traits mâles, à la bouche retentissante du dernier chant ou du cri suprême, au regard brillant de l'ultime éclair de vengeance, ou dirigé vers l'infini de nos *Idéals*.

Le souvenir de ceux que la *Mort* avait abandonnés à sa rivale: la lente exécution du baigneur, nous arrivait, porté de loin en loin sur l'aile de missives fières, indomptées.

De multiples *Centrales* emprisonnaient nos amis, jetés par la haine de nos gouvernants aux quatre coins de la France.

Nous autres, que la répression n'avait pas atteints ou avait laissé échapper, épiés, surveillés, traqués, poursuivis, nous étions menacés d'être purement et simplement déportés dans des îles meurtrières. La moindre parole, l'écrit le plus anodin, le geste le moins expressif, nous exposait à comparaître, à huis clos, par devant trois ennemis se constituant en juges et à être impitoyablement condamnés à une peine sans fin: la relégation.

Un silence de mort, comparable à celui qui succède au fracas des batailles géantes, planait sur nous. Les paroles étaient figées sur nos lèvres: telles des épées brisées, les plumes restaient inertes en nos mains, la pensée elle-même paraissait éteinte; morts semblaient les courages, terrassées les virilités.

Nous étions tous - plus ou moins - sous le coup des inquiétudes ressenties, des perquisitions et arrestations subies, des emprisonnements endurés, des condamnations suspendues sur nos têtes.

1^{er} janvier 1896; douze mois se sont écoulés. Un à un tout d'abord, ensuite centaine par centaine, les camarades ont secoué leur torpeur: les endormis ont ouvert les yeux; les muets ont recouvré la voix; les mains ont de nouveau tracé de robustes écrits; le cadavre s'est galvanisé; la sève circule ardente, généreuse; le système nerveux s'actionne; les cerveaux sont en ébullition; le sang bouillonne, impétueux.

C'est une éclatante résurrection.

Où sont-ils ces matadors qui, gonflés de vanité, s'enorgueillissaient d'avoir enfoncé leur poignard dans le cœur de leur victime? Où sont-ils ces outrecuidants qui, le ventre débarrassé des coliques de la peur, disaient: «*Morte la bête, mort le venin!*».

Ils ont fait, l'un et l'autre, Périer (Casimir) et Dupuy (Charles), une lamentable fin. Les voilà frappés de déchéance irrémédiable; ces ogres ont été dévorés.

Et nous, nous les vaincus d'hier, nous sur le cercueil de qui piétinait la sarabande frénétique des couards rassurés et des féroces repus du sang des nôtres, nous sommes aujourd'hui debout, pleins de vigueur, d'une exubérante santé, d'une espérance indestructible.

En perquisitionnant, en arrêtant, en dénonçant les libertaires à leurs patrons, en les privant de leurs moyens d'existence, on les désignant à la vindicte de leurs voisins de rue, de bureau ou d'atelier, en les obligeant à quitter le coin de terre où chacun d'eux luttait, la bande des malfaiteurs gouvernants avait cru arrêter l'idée dans sa course.

Ces persécutions, ces tracasseries, ces détentions n'ont abouti qu'à déplacer et à multiplier les milieux, foyers d'agitation révolutionnaire.

Naguère, il y avait cinquante villes seulement où se trouvaient des anarchistes. Groupés, agglomérés, ils limitaient le terrain de leur propagande aux localités qu'ils habitaient. A cette heure, il y en a partout; grandes cités, villes moins importantes, villages, hameaux, tout leur est «*champ d'action*».

Nos écrits vont en tous lieux; nos voix, multipliées et éparpillées clament partout.

Deux années de silence imposé nous ont contraint à reporter sur notre «*moi*» le besoin-d'activité qui nous ronge. La réflexion, l'étude, la discussion avec nous-même a merveilleusement favorisé le développement d'une philosophie aux lignes moins imprécises.

Mieux que jamais, nous connaissons le *Mal*: nous concevons le *Bien*.

Plus que jamais, nous exécrons le premier et aimons le second.

En faut-il davantage pour que, plus conscients du but à poursuivre, mieux éclairés sur la route à parcourir, nos efforts portent?

Aussi, l'heure est venue où, désabusées des rhéteurs aux lèvres fleuries de mensonges, écœurées des déclamations prometteuses des politiciens en quête de supercheries nouvelles, les foules ont soif des paroles de vérité et écoutent plus favorablement ceux qui leur apportent des idées que ceux qui endorment leurs souffrances par des cajoleries intéressées.

Sachons mettre à profit ces bonnes dispositions de la masse.

Désormais, la flamme de notre prosélytisme brille trop haute et trop claire pour qu'on puisse l'éteindre.

La philosophie libertaire, celle philosophie qui parle à l'*Individu* de relèvement, de révolte, de dignité, d'indépendance et de bonheur, c'est le soleil qui se lève.

Il dissipera les obscurités qui cachent les douleurs, les misères, les haines et les crimes.

Quand il éclairera le monde, les êtres auront le spectacle prestigieux de l'abondance, de la concorde, de la félicité.

Sébastien FAURE.
